

L'AMÉRIQUE ET LE RETOUR DE LA GUERRE

par *Xavier GUILHOU**, Directeur d'*Eurogroup Institute*

En quelques mois nous sommes rentrés à nouveau dans une période de grands troubles, si ce n'est de ruptures majeures et durables. Plus que jamais il faut savoir se garder des évaluations hâtives ou s'enfermer dans les débats passionnels qui prévalent actuellement. Rester lucide et ouvrir les champs du questionnement sont sûrement les exercices les plus délicats qui soient face à un environnement mondial sous pression médiatique où le terrorisme de l'instantané fausse toute analyse sérieuse et toute évaluation sur le moyen terme.

Dans un monde profondément déséquilibré et instable la vision du "risque zéro" que nos sociétés ont de la vie est de plus en plus en contradiction avec la réalité que nous avons à assumer. Selon le prisme d'observation et les intérêts en jeu, nous sommes en fait confrontés à des pertes ou à des quêtes de référentiels et de sens. Face aux idéologies de masse, qui vivent leurs derniers sursauts ici ou là, se développent un peu partout des fondamentalismes et des messianismes dont l'actualité nous donne malheureusement une illustration de plus en plus brutale. D'un côté des sociétés se tribalisent, des croyances s'affirment, de l'autre les gouvernances se radicalisent et la raison a du mal à se faire entendre. Le sens de la mesure n'est plus à l'ordre du jour et nous renouons avec cette *realpolitik* qui a toujours été l'antichambre des grands drames de l'Histoire, celle où l'on ne respecte plus "les lois" mais où chacun fait selon son "bon droit".

Sur le plan géopolitique, nous sommes revenus à une bipolarité exacerbée avec d'un côté les États-Unis et de l'autre le reste du monde. Face à cette dérive des rapports de pouvoir et de puissance, il y a ceux qui se soumettent au "nouvel empire" et ceux qui résistent ou s'y opposent à leurs risques et périls. Le front du refus ne cesse de s'élargir et les dernières querelles entre alliés accentuent un peu plus cette dialectique. Avec les débats sur la mondialisation et encore plus avec la guerre en Irak, l'Amérique a réussi à mobiliser plus de 80 % de la population mondiale contre son modèle de pensée et ses modes d'action, alors que paradoxalement ses modes de consommation sont adoptés par l'ensemble de la planète. L'autre front, qui réunit les USA et son premier cercle de "coalisés", contrôle pour sa part l'essentiel des facteurs de création de richesse du monde, dont 85 % des places de marchés où tout se décide sur le plan stratégique. Il faut y ajouter une puissance inégalée dans l'Histoire en terme de projection militaire à l'échelle internationale et surtout en terme de globalisation des systèmes d'information et de communication, grâce entre autre au développement des technologies numériques et à la maîtrise de l'espace.

Tous ces moyens concourent depuis l'entre-deux-guerres à l'affirmation d'une certaine vision de la puissance qui est devenue omnipotente et omniprésente par défaut de véritables contreponds. Néanmoins cette puissance est limitée. Elle ne recouvre que des logiques mercantiles, des finalités financières et une domina-

* Membre de l'A.S.S.D.N.

tion du monde par la diffusion de la technologie qui s'exprime entre autre au travers de l'actuel surdimensionnement militaire. Par ce biais l'Amérique se veut la garante d'une certaine modernité et prospérité sans laquelle la démocratie ne pourrait s'épanouir. Cette vision est sans aucun doute sincère dans la tête des Américains et de ses quelques partenaires, mais elle est caractérisée par une certaine obsession matérialiste qui n'est plus forcément partagée par le reste du monde. Il suffit d'être au contact des différents forums, qui débattent depuis quelques temps des questions de "développement durable", pour s'apercevoir que les conditions de partage du pouvoir et de la richesse ne peuvent plus être envisagées de façon aussi simpliste, sans tenir compte du poids des cultures locales et d'une recherche d'un nouvel humanisme. En plus cette affirmation de puissance se fait à coup d'endettement et la situation actuelle des États-Unis est particulièrement préoccupante puisqu'ils sont devenus la première dette mondiale.

Néanmoins pour Bush et son administration la diffusion du modèle démocratique américain est devenue une finalité en soi qui prend depuis le 11 septembre le ton d'une croisade. Nous serions entrés dans une sorte de "fin de l'Histoire" où l'Amérique aurait une sorte de mission à accomplir pour le "bien de l'humanité". Pour les plus modérés Bush est prêt à faire preuve d'une certaine pédagogie avec à l'appui des avantages "bilatéraux" de tous ordres. Par contre pour ceux qui n'auraient pas compris ou qui seraient récalcitrants il est décidé à les réduire, voire à les éradiquer, surtout quand les pays en question représentent des enjeux sécuritaires pour la prospérité américaine et donc pour le rayonnement de la démocratie... C'est le discours des faucons à Washington qui n'hésitent pas à affirmer qu'en 1914 le monde ne comptait que 12 démocraties contre 120 actuellement sur 193 états, dont quasiment aucune dans les pays du monde arabo-musulman. La marche en avant n'aurait été possible que grâce aux États-Unis et la poursuite de cette dynamique serait irréversible. Pour atteindre cet objectif l'Amérique doit éradiquer les tyrannies et les despotes qui maintiennent leurs pays dans la "barbarie" et menacent le monde libre avec des armements de destruction massive...

Pour l'administration américaine le monde est devenu à la fois très proche en terme de communication, d'information mais paradoxalement très dangereux en terme de coexistence entre les peuples du fait de l'implosion des cadres étatiques, du développement des mafias, et de la multiplication des guerres tribales. Pour eux les questions de sécurité ne peuvent plus être abordées avec les principes de la "guerre juste" de Hobbes surtout dans un monde qui n'a plus de modèle de "justice universelle" avec la fin des idéologies de masse. Pour eux il faut passer outre ce que l'opinion publique considère et agir en fonction de ce qui est "bien et nécessaire". La messe est dite ! Il est clair qu'avec de telles doctrines tous les scénarios sont désormais possibles et les risques les plus inconcevables sont aujourd'hui envisageables sur le terrain du Proche et Moyen-Orient. En associant l'intégrisme islamique les dictatures locales et le terrorisme de masse, Washington recrée un nouveau périmètre de "menace", ce qui lui permet de réaffirmer son autorité sur le plan militaire et diplomatique. Cette stratégie est difficilement contestable sur le fond car il y a des réalités que nous ne pouvons

plus sous-estimer. Par contre l'Amérique s'est montrée trop catégorique et arrogante dans sa façon de formaliser ses objectifs. Là est l'épicentre de la crise actuelle. Si les Européens partagent sans le dire les préoccupations américaines, et il suffit de remonter à avant le 11 septembre pour noter combien les discours sur la lutte antiterroriste étaient proches, il n'en est plus de même depuis sur le plan tactique.

Devons-nous être surpris par la situation actuelle ? Ce serait faire preuve de naïveté. Nous ne pouvons pas oublier tous les discours fondateurs et annonciateurs de cette radicalisation des jeux d'acteurs de part et d'autre de l'Atlantique et avec le reste du monde. Le dernier livre de Robert Kagan donne le ton (1) et sert d'argumentaires à Donald Rumsfeld pour fustiger la " vieille Europe ". L'histoire actuelle a été écrite à Washington dès l'arrivée de Reagan, testée par " Bush père " dans le Golfe en 1991, affinée par Clinton notamment dans les Balkans et lors du processus d'Oslo avec la redoutable Madeleine Albright, et confirmée par " Bush junior ". Ce dernier a bénéficié d'un superbe prétexte avec le 11 septembre pour accélérer les processus qui sont dans les cartons des think tank américains depuis une décennie et ce quel que soit le bord politique. Par ailleurs le drame du World Trade lui permet d'épouser un discours radical, voire caricatural autour de l'axe du bien et du mal, qui est relayé, voire amplifié par des prédicateurs très médiatiques. Ce mode de communication permet à son équipe de simplifier les problèmes de positionnement et de sortir de la complexité des discours issus de la guerre froide, ce qui a le don d'exacerber les médias européens habitués à plus de subtilité sur le plan diplomatique.

Il est vrai que les Américains sont dans une position de plus en plus singulière. Hégémoniques, ils le sont de fait depuis la chute du mur de Berlin en ayant éliminé leur adversaire soviétique de la scène internationale. Unilatéralistes, ils le sont devenus par défaut de vrais partenaires. Le Japon s'est replié sur lui-même et est en proie à une dérive identitaire importante avec en toile de fond une situation déflationniste préoccupante. Quant à l'Europe elle n'a toujours pas réussi à dépasser ses fantasmes technocratiques et à régler ses éternelles querelles de voisinage. Les débats autour de la Convention illustrent bien toutes ses faiblesses. Les deux zones les plus puissantes du monde se sont confinées dans des visions uniquement économistes, monétaristes et ont délégué aux USA le soin d'assurer leur propre survivance. En l'occurrence aucune n'a été capable depuis un demi-siècle de faire émerger ou d'imposer sa vision diplomatico-militaire et d'être une alternative politique. Ce ne sont pas le Yen et l'Euro qui pourront se substituer à des valeurs plus profondes que sont le patriotisme et le civisme que les USA opposent aujourd'hui à l'intellectualisme pacifiste de nos élites européennes.

L'Amérique fonctionne désormais seule, avec des coalitions de circonstance en fonction du niveau d'allégeance accepté ou imposé. La transformation de l'OTAN sur les Balkans puis sur l'Asie Centrale en est une illustration. La tentation est forte dans un tel contexte d'en abuser et de dériver au point de générer des rejets au niveau mondial, ce qui donne aux médias un espace considérable de

(1) Robert Kagan : " La puissance et la faiblesse ". Les États-Unis et l'Europe dans le nouvel ordre mondial - Plon 2003.

contestation, d'interpellation, d'interprétation. Aujourd'hui la presse et les télévisions sont devenues les seuls contre-poids du pouvoir américain. Selon les situations elles accompagnent ou dévaluent les stratégies. Robert Kaplan (2) fait à ce propos le diagnostic suivant : *“ Au début du XXI^e siècle, les médias mondiaux montrent peu de sympathie pour ceux qui détiennent le pouvoir mais font preuve en revanche d'une détestable ironie pour les défis qui les attendent ; ils se font une vertu confortable de ne sympathiser qu'avec les sans-pouvoir. Pourtant nos plus grands présidents savaient qu'un emploi avisé de la force mène plus sûrement au progrès ”*. Et pour conclure, il reprend ce fameux propos de Teddy Roosevelt *“ la lutte armée pour le droit est le sport le plus noble qu'offre le monde ”*. Cette phrase orne la sculpture du prix Nobel de la Paix dans la plus importante salle de réunion de la Maison Blanche et constitue l'un des maîtres mots de l'équipe actuelle.

S'il est devenu facile de faire dans l'anti-américanisme depuis quelques semaines, après avoir subi le drame du 11 septembre il y a 18 mois, il ne faut pas oublier pour autant ce que l'Amérique a représenté jusqu'à présent pour le “ monde libre ”. Ne nous y trompons pas le même rêve est encore dans les têtes de la plupart des jeunes du monde et les USA restent pour elles la référence en terme de liberté et de “ Way of life ”. Ce qui est nouveau, c'est qu'elles refusent désormais tous ces discours autour d'une nouvelle croisade, d'une moralisation de l'ordre mondial au titre d'une nouvelle vision messianique tels que le font actuellement certaines élites américaines, très fortement liées au complexe militaro-industriel et aux lobbies pétroliers. Dans ce XXI^e siècle naissant le pouvoir destructeur du B 52 et les capacités de persuasion de la Fox News ne donnent pas les résultats escomptés sur des consciences récalcitrantes, pourquoi ?

En fait l'Amérique est à mi-chemin entre deux mondes. Celui de Clausewitz, qui a été à son origine et qui semble encore être représenté par Rumsfeld et le complexe militaro-industriel et celui de Sun Tzu qui est celui que l'on retrouve beaucoup dans la société des réseaux du futur caractérisée par cette culture d'Internet et de la complexité qui semble être beaucoup prise en compte par Colin Powell. Même si les deux hommes sont d'accord sur les finalités stratégiques, ils n'en demeurent pas moins qu'ils s'affrontent sur les méthodes et sur les enjeux. Comme toujours dans ce type de situation duale, les deux ont raison. D'un côté vis-à-vis d'un Saddam Hussein, d'un Kim Jong Il et de bien d'autres dictateurs, il faut arrêter de faire dans l'angélisme ou alors la notion de “ crimes contre l'humanité ” n'aura plus de sens. Mais d'un autre côté faut-il répondre à la brutalité de leur despotisme, que tout le monde connaît depuis longtemps, par un niveau de violence extrême qui risque de mettre en péril non seulement les équilibres fragiles d'une région que l'on sait très sensible, mais aussi l'architecture sécuritaire d'un monde de plus en plus précaire sous prétexte que l'ONU n'est pas aux ordres de Washington. La réponse est aujourd'hui très délicate, car nous avons fait preuve de trop de lâcheté au cours de la dernière décennie sur de

(2) Robert Kaplan : “ La stratégie du guerrier - de l'éthique païenne dans l'art de gouverner ”, Bayard, mars 2003

nombreux sujets sécuritaires pour profiter pleinement des dividendes de la Paix. Qui a raison sur le fond ? Personne ne peut vraiment se prononcer aujourd'hui. Alors comme d'habitude pour conjurer le sort, un peu comme dans la Grèce antique, tout le monde y va de son jugement prémonitoire au journal de 20 h. Malheureusement l'Histoire est toujours faite de tragédie que l'on aurait pu éviter et la situation actuelle rappelle étonnement les dilemmes de 1936. Le risque le plus flagrant dans ce type de situation est de se tromper de bataille par facilité pour plaire médiatiquement sans se rendre compte que l'on épouse à terme le déshonneur. Dans ce domaine les medias sont au cœur de la problématique et le prosélytisme ambiant ne facilite pas une vision claire des enjeux. Il est clair qu'ils portent une très grande responsabilité et qu'ils sont exposés à aucun jugement, contrairement aux pouvoirs politiques. A ce propos, il ne faut pas oublier combien les medias de tout bord ont porté les débats des intellectuels qui ont masqué et manipulé l'opinion occidentale sur les réalités du stalinisme avec ses 80 millions de morts au cours des dernières décennies.

Le monde a beaucoup changé depuis les guerres totales du XX^e siècle. Il s'est fortement urbanisé avec des systèmes de vie qui sont devenus très complexes et en même temps très vulnérables. La rançon de cette performance collective est un niveau d'information, de communication permanente qui s'affranchit des logiques de frontières pour répondre aux besoins de transparence, de connaissance dont tout le monde a besoin pour que le système puisse fonctionner. Tout ceci renforce encore plus l'emprise des medias sur nos sociétés. La seule frontière qui existe actuellement est celle du cerveau humain et de la conscience que chaque individu, chaque collectivité bâtissent face à cette complexité. La guerre a très vite changé de nature et la bataille de l'information est désormais devenue l'épicentre des nouvelles formes de conflictualité.

Avec les événements du Moyen-Orient, comme ceux précédemment de l'Afghanistan, Rumsfeld fait un peu plus chaque jour la démonstration que la bataille militaire n'est plus au centre des enjeux. Certes il peut libérer Bagdad avec son armada de chars, d'hélicoptères et d'infanterie intelligente mais il peut perdre la guerre pour avoir sous-estimé une fois de plus la bataille des opinions qui est menée aujourd'hui par les medias à l'échelle de la planète. Pourtant les guerres de décolonisations, le Vietnam, l'Afghanistan forment un long cortège d'expériences douloureuses pour les armées occidentales qui ont dû apprendre à composer chaque fois un peu plus avec l'arme médiatique. Mais les opérations de "peace keeping" de ces dernières décennies nous ont endormis et affadis avec cette communication stupide du "zéro mort". Les États-Majors ont de nouveau joué avec cette question des "opinions" qui a pourtant permis à Hitler de prendre le pouvoir ou à un Saddam Hussein, un Ben Laden de passer presque pour des "victimes". L'épaisseur de la cuirasse ou l'efficacité de la flèche sont sans commune mesure avec le pouvoir virtuel de l'image, la force du verbe. C'est une constante depuis Thucydide et tous les empires de l'Occident ont dû à un moment ou à un autre prendre en compte cette asymétrie ou en mourir.

Avec le retour de la guerre l'arme psychologique reprend ses lettres de noblesse en dénonçant le "pacte avec la mort" que les Américains ont engagé

table d'œuvrer pour qu'il y ait un rétablissement des liens très rapidement entre les deux rives de l'Atlantique afin de ne pas glisser dans un avenir insoutenable pour tout le monde.

Au-delà des divisions entre alliés qui ont montré au reste du monde que nous avons des lectures différentes des réalités diplomatiques et de la guerre, il faut savoir à un moment donné revenir à l'essentiel et savoir où se situe l'intérêt commun qui nous a toujours unis. En l'occurrence il serait dangereux d'imaginer l'Amérique comme un ennemi, et de nous conforter en Europe dans une illusion pacifiste. Ce serait s'engager à terme dans une stratégie " perdant-perdant " que les prochaines générations sauront nous faire payer. Plus que jamais il faut renouer avec le sens des responsabilités et œuvrer pour relativiser ce prosélytisme médiatique insupportable en Europe et ce messianisme politique arrogant aux États-Unis. Il faut revenir sur les enjeux, consolider les architectures sécuritaires, renforcer les institutions internationales et sortir du Far West Hollywoodien qui justifie à terme la montée de tous les extrémismes. Ne perdons pas de vue que la liberté et la démocratie sont des quêtes délicates, qu'elles ne s'imposent pas à coup de missiles ou de plans de reconstruction, qu'elles ne s'improvisent pas et qu'elles sont d'autant plus acceptables qu'elles sont respectueuses des cultures et des identités locales. Pour le moment nous sommes inhibés par le " pessimisme de l'intelligence " face aux risques d'enlèvement et de propagation de cette guerre en Irak. Privilégions " l'optimisme de l'action " et refusons la fatalité de l'échec qui règne dans les esprits. Pour cela, il faut oser pour gagner l'écoute de l'autre et surtout pour ne pas laisser en ce moment l'Amérique seule face à son destin.